

*Avant un certain vendredi, à  
Jérusalem...*

Ces jours-ci, sur mon lit d'hôpital, j'ai beaucoup pensé au chômage, à l'inflation et à la misère qui en découle. Comme allant de soi, j'y ai lié le goulag et les fours crématoires, l'enfermement dans les asiles psychiatriques, les isolements religieux de Roumanie que j'ai vus, de mes yeux vus, et les tortures de Pinochet, les rembarquements du Vietnam et les débarquements en Angola. Car toute proportion gardée, la cause en est la même : l'ignorance qui conduit au mépris de l'homme.

En revoyant tout cela, en revoyant ce que vit le monde qui nous est présenté en raccourci, à la télévision, dans les journaux, je pensais que cela avait été le sort et la condition de l'humanité, d'âge en âge, de culture en culture, que cela avait été vécu comme une fatalité inéluctable, avant un certain vendredi à Jérusalem.

Je pensais que l'ensemble des hommes avait, en tout temps, méprisé la vie et l'honneur des pauvres et des vaincus. Aussi, cet homme pauvre dont la femme venait de mourir dans un accident, répétait-il ce que l'humanité lui avait appris, quand il disait :  
« Cela fait une belle charogne de moins sur la terre. »  
Il répétait la leçon apprise par cœur, en oubliant, lui aussi, que sa femme était mère de neuf enfants, dont deux étaient de lui. Que neuf enfants seraient privés de tendresse, neuf enfants à qui manqueraient désormais les nuits blanches et les jours d'angoisse de leur mère.

Je pensais que c'était cela, l'humanité de tous les temps, avant ce vendredi à Jérusalem.

Car, en sa parole, ce pauvre répétait celles qui s'élevaient pour insulter et déshonorer les esclaves de jadis, pour écraser des milliards de pauvres de toujours. Je me disais aussi : par quelle fatalité inexorable, certains hommes peuvent-ils en arriver là ? Comment peuvent-ils insuffler tant de peur et d'angoisse au cœur d'autres hommes, tant de misère dans leur vie, tant d'arrachements et tant de ruptures, tant de larmes, tant de douleurs ? Comment peuvent-ils en arriver à accumuler tant de morts sans nom et sans honneur ?

Je comprenais que la honte de l'humanité avait été d'être en tout temps poussée à voler la vie des pauvres et des vaincus, à voler leur liberté, à créer l'injustice qui les empêche d'aimer, de comprendre, de vouloir, et de partager. Je comprenais comment certains hommes en étaient ainsi réduits à prendre ou à voler la vie, la liberté, la justice et la vérité, jusqu'à ce vendredi à Jérusalem.

Car ce jour-là, un homme dont le nom était au-dessus de tout nom, s'est dressé face à l'humanité pour donner sa vie afin de protester, de refuser la méchanceté inéluctable des hommes, la fatalité de la guerre, de l'enfermement, de la torture, du mensonge et de la peur.

Cet homme, d'ailleurs, avait déjà préparé sa mort, dès avant ce vendredi-là à Jérusalem.

Car il avait voulu que sa condition soit la réplique exacte de celle des pauvres et des vaincus. Dès avant ce vendredi-là à Jérusalem, il avait choisi volontairement de vivre et de mourir au milieu de ceux-là.

En effet, dès ses premiers instants, il s'était identifié à ces hordes, à ces foules d'humains défigurés, à ces affamés, à ces déguenillés, à

ces inquiets, à ces insécurisés, à ces hommes  
des crématoires et des goulags d'hier et  
d'aujourd'hui,  
aux chômeurs et aux sans-logis,  
afin d'appeler à la communion entre tous les hommes,  
afin d'aboutir à la restitution de la vie aux  
pauvres et aux vaincus.

Comme eux, lui aussi, de lieu en lieu, de place en place, il  
avait été poussé par les uns, enfermé par les autres,  
exploité et utilisé par tous.

Il fut et reste l'homme sans pierre pour reposer la tête...  
Rien de solide sous ses pieds, errant et pourchassé  
comme les sous-prolétaires.  
Acculé à se compromettre avec ces gens-là.  
Il fut accusé d'aimer vivre avec eux, et c'était vrai ! De leur  
ressembler, d'être complice des voleurs, des prostituées,  
des malfaiteurs, des hommes de rien. Il fut accusé de se  
mélanger à cette foule, de se perdre en ce peuple de va-nu-  
pieds, sans pasteur, sans but, sans projet, sans Dieu et sans  
amour.

Sollicité par les hommes politiques,  
par les hommes de tous les pouvoirs, de toutes les idées,  
il refusa toute compromission afin de garder intacte sa  
dignité d'homme et sa liberté.  
Il connut l'angoisse du lendemain.  
L'inventivité de sa mère Marie l'a nourri, lui  
et ses amis, sur les routes.  
Sapé au cœur des foules, il fut dressé comme un épouvantail,  
afin que les pauvres, en se détachant de lui, lui enlèvent sa  
raison d'être.

Mais dès avant ce vendredi-là à Jérusalem, il fut traité  
en séditieux, en imposteur, en tapageur. Par les élites,  
il fut présenté comme dangereux pour ceux qui se  
compromettaient avec lui, mêlé à Belzébuth, désigné  
comme fils de Belzébuth, afin que, si grâce à son  
amour, les morts ressuscitaient, il soit quand même

incompris, réduit, vaincu. Il était mis au rang même des pauvres, de tous les pauvres et des vaincus qui, chaque jour, font revivre quand même leurs enfants, grâce à leur acharnement à partager l'amour qui leur reste encore, malgré l'effort du monde pour le leur arracher.

Mais ridicule que tout cela ridicules son miracle, sa patience et sa tendresse. Car quel intérêt économique, social, politique ou même religieux pourrait-on en retirer ?

A la veille de ce vendredi-là, hors de Jérusalem, dans la solitude et l'angoisse de Gethsémani, enveloppé de sueurs froides, baigné du sang qu'il transpire, paralysé de terreur pour les siens, pour leur vie, pour qu'on ne leur prenne pas leur vie, qu'on les laisse vivre, qu'on laisse vivre les siens ! Gethsémani, la trahison du milieu, la trahison des pauvres ! Les amis qui n'en peuvent plus de tant porter, de tant supporter et qui rapportent, qui dénoncent, espérant ainsi se libérer enfin.

Hordes des crématoires et des goulags, torturés de Pinochet, isolés de Roumanie, chômeurs et écrasés ! Pourquoi ? Pourquoi, envers et contre tout, l'humanité garde-t-elle encore mauvaise conscience quand on dénonce votre existence ? Pourquoi se sent-elle coupable envers vous, atteinte en son honneur, responsable de votre sort, de votre mort ? Pourquoi refuse-t-elle que vous soyez charogne, même si ses maîtres à penser et à agir déclarent que vous n'êtes rien, que vous êtes devenu personne, que vous n'êtes seulement qu'un numéro ? Comment expliquer que pour l'humanité, vous êtes, restez et resterez toujours des hommes ?

N'est-ce pas parce qu'il y a deux mille ans, un vendredi à Jérusalem, un homme, Fils de Dieu pour les croyants... N'est-ce pas parce qu'aujourd'hui encore, cet homme, Jésus-Christ, a assumé et assume tout ce que vous

êtes, tout ce que vous vivez de honte et d'angoisse ? Afin que le Père, éternellement, comme une écharde en sa divinité, vive votre pauvreté et votre désespoir et ne puisse jamais l'oublier ?

N'est-ce pas parce qu'il y a deux mille ans, un vendredi à Jérusalem, un homme, prophète ou leader pour les non-croyants, obligea tous les hommes, en vous retrouvant, à refuser comme une fatalité, le chômage, l'inflation, le goulag et les fours crématoires, les asiles psychiatriques, les isolements, les tortures... Pour que les hommes réalisent l'avant et l'après de ce vendredi-là à Jérusalem.

Pour que les hommes, en s'identifiant aux pauvres et aux vaincus, assument, en leur vie et en leur mort, la liberté, la justice et la vérité.

J'ai pensé que les hommes, de tout temps, avaient écrasé, méprisé, volé, la vie et l'honneur des pauvres et des vaincus, par ignorance de la nature humaine.

De tout temps, ce fut comme une sorte de fatalité jusqu'à un certain vendredi. Jusqu'à ce vendredi à Jérusalem, où un homme s'était dressé, face à l'humanité, pour protester et refuser au risque de sa vie. Il avait choisi, volontairement, de vivre et de mourir comme eux, les pauvres et les vaincus.

Comme eux, incompris, réduit, vaincu, afin que le Père ne puisse jamais oublier, afin que les hommes ne puissent plus accepter comme une fatalité leur désespoir et leur humiliation.

Père Joseph Wresinski